



PHOTO DR

Jean Fanchette et l'île-mémoire

Au commencement, il y a la mer, cette mer indienne qui entoure Maurice et qui bouge comme un souffle, cette mer qui rapte le cœur des enfants et les entraîne au loin, jusque de l'autre côté de l'horizon. A quoi rêvent les enfants de Maurice quand ils écoutent la « canonnade lourde de la mer sur les crêtes de Souillac » ? Ils errent le long du rivage, voyant les « vagues vagabondes à la crinière cendreuse ». C'est ainsi qu'on imagine Jean Fanchette dans son enfance, descendant la route de Rose-Hill jusqu'à Port-Louis, déjà pris au piège de l'éternel adolescent vagabond des Ardennes, qui partit un jour pour l'Afrique et revint brisé, dans la cabine de troisième du paquebot *Amazone*, sur cette même ligne qui reliait jadis Maurice à Marseille via Aden. Alors, pour lui, le voyage était un rêve, le désir d'écrire, de dire, de retrouver l'illumination, de réinventer « l'équation première du verbe et du soleil » (*la Visitation de l'oiseau-pluvier*).

Voyage inverse de celui de Rimbaud, puisque Jean Fanchette, à 20 ans, quitte cette miette du socle africain, cette île à la fois si légendaire et si neuve, pour cultiver dans la vieille Europe la poésie et la médecine, deux arts de l'interrogation humaine. Rimbaud, au sortir de l'adoles-

A 20 ans, Jean Fanchette quittait l'île Maurice pour la France, où il allait pratiquer à la fois la poésie et la médecine. L'auteur de « Frida et Diego » a lu pour nous, avec passion, « l'île Equinoxe » de cet écrivain mort en 1992.

Par Jean Marie Gustave LE CLÉZIO*

cence, fuyait ce regard, jusqu'à s'aveugler au soleil du Harrar, et ne retournait à son lieu d'origine que pour se livrer au couteau du médecin. Pourtant, l'un comme l'autre, dans l'enfance, touchent, chacun à sa façon, à l'or des mots, à quelque chose de naïf et de fort qui les éblouit, et qu'en même temps ils considèrent avec la grâce indolente de la jeunesse. Ce voyage idéal qui les arrache au monde reçu, cette « métamorphose du jour de mer », et « ces toiles démarrées, un soir du Sud, parmi les vagues ».

Ce qui étonne, chez Fanchette, c'est le flux de la mémoire chez un homme aussi jeune, quand il écrit ses premiers poèmes, *Osmoses*, *les Midis du sang* ou le magnifique chant de *l'Arbre enfant*. La mémoire, avant tout, c'est Maurice, « l'arrière-pays des poèmes », les « forêts d'ombre et de résine », ou « l'enfance du feu » encore vivante dans le charbon.

A Paris, il le sait, il sera porteur d'une parole plurielle — l'appartenance double, les *Two Cities* qui servent de nom à sa revue littéraire — et pour cela sans doute séduit-il l'aventurier Paulhan, traducteur des « Hains-tenys » malgaches et fervent admirateur des Mauriciens Malcolm de Chazal et Robert-Edward Hart.

C'est cette mémoire qui donne sa gravité à l'œuvre de Jean Fanchette. Le monde qu'il perçoit est inépuisable. La vie éclate dans la lumière idéale des Archipels — cette lumière intérieure qui possède les peuples nés du voyage — Mycènes et « l'épure tracée sur le ciel allégé ». L'aventure, c'est aussi l'amour, le corps de la femme qui « brûle comme une torche inverse », son « visage indéchiffrable sous la soie des baisers ».

La mémoire, c'est surtout cette île soumise à l'action de l'usure millénaire, monde sans cesse rejaillissant, rajeuni,

régénéré. L'île porte véritablement la mémoire, puisque seuls les habitants de l'île savent le fugitif, le fragile du règne, seuls ils mesurent cette éternité où tout est instant. Même à Rose-Hill, même à Crève-Cœur, où « *les songes sont comestibles* », ils entendent « *la liturgie chuchotée de la mer* ».

Rimbaud, Supervielle, mais Tagore aussi, sans doute :

« *Demain cette vieille terre volcanique va reprendre ses droits et, après le passage de l'homme, se remettre à dialoguer avec le vent, le ciel impassible qui pèse sur la mer indienne* » (*Lieux-dits*).

Fanchette parle d'exil. Non de la rupture du proscrit — le salaire de Brutus après l'immolation de César — ni de la complaisance de l'artiste qui consent à sa propre infamie. Il n'y a aucune vanité dans la poésie de Jean Fanchette, seulement cette douleur continue, inguérissable, le souvenir d'une ancienne brûlure. Il y a le mystère, à chaque instant du souffle, et qu'il nomme exil.

L'Afrique, violente et tragique comme une saison. « *L'été sera rauque comme un poing de colère*. » Cette brûlure prémonitoire en 1958, dix ans avant le Congo, avant le Biafra, cette « *Afrique bafouée* ». Pour Jean, le Mauricien issu de tous les

mélanges, la baie de Msasani, en Tanzanie, n'est pas uniquement l'une des plus belles plages du monde, elle est aussi la rive d'où partaient les négriers, qui emportaient les enfants capturés vers les îles sans retour.

« *Ne te laisse pas prendre à la douceur des haltes*

*au soir dans les ports
quand au loin passe le navire
hauturier de la mort.* »

La révolte n'est pas le signe de la jeunesse, mais celui de la maturité. Les Temps modernes ne laissent guère de place à l'illusion de la fraternité, et l'île-mémoire devient « l'Île-Dissidence » :

« *Assez des migrations, assez des transhumances !*

*Je ne veux plus me briser aux vents
qui traversent le Sud*

(...) *Rien à déclarer à la douane du passé !* »

L'exil de Fanchette, c'est cette rupture avec l'Histoire. La conscience de l'identité — son « *identité provisoire* » de voyageur — lui donne ce sentiment d'impuissante miséricorde pour tous les exilés de la terre. *Venus de mer* est sans doute l'un des plus beaux poèmes jamais écrits sur la malédiction de l'esclavage, cet exil qui dure au-delà du ventre des bateaux négriers.

Enivrés par la « *blanche oriflamme d'une mouette annonçant terre — et ce fut ça de fête alors de la cale noire aux misères — l'innocence fut à jamais interdite par ces hommes qui avaient erré jusqu'au bout de la nuit, perdu jusqu'au sel de leurs larmes* ».

Il y a chez les gens des îles une connivence avec l'infini, qui est la mère de toute poésie. Jean Fanchette nous conduit vers la source du temps (qui doit nécessairement nous plonger dans « *l'Océan de mémoire* »), comme si aucun mot ne précède l'autre, mais qu'ils découlaient naturellement, selon l'ordre mystérieux des rêves. Car c'est le mérite des grands poètes que de nous dire les choses à la fois simplement et portant la marque de l'énigme.

La poésie de Jean Fanchette est loin de tout ornement. Elle est nécessaire, aujourd'hui plus que jamais, par toute sa vérité par toute sa modeste intransigeance. Grâce à sa magie, nous voyons, comme à la proue de l'île-mémoire, nos dieux tutélaires, ces « *Pascuans de l'improbable* » :

« *Il pleut doucement sur les villes de
Les grands visages sculptés dans le vent
Descendent vers la mer.* » **J.M.G.L.**

* Auteur notamment du Rêve mexicain (Gallimard) et de Frida et Diego, Stock. L'Île Equinoxe de Jean Fanchette, Stock, 100 F